

Michel Tremblay, Catherine Mavrikakis, Edem Awumey

André Brochu

Numéro 146, été 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66600ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2012). Compte rendu de [Michel Tremblay, Catherine Mavrikakis, Edem Awumey]. *Lettres québécoises*, (146), 18–19.



MICHEL TREMBLAY

La grande mêlée

Montréal, Leméac / Actes Sud, 2011, 280 p., 28,95 \$.

La clé de voûte

On peut voir dans le dernier roman de Michel Tremblay, malgré ses limites, la clé de voûte de son vaste édifice romanesque et théâtral.

Quarante-cinq ans après *En pièces détachées* (1966), Michel Tremblay, auteur d'une soixantaine de titres, fait paraître une sorte de synthèse de son univers imaginaire. *La grande mêlée*, un roman, s'inscrit dans le sillage, notamment, de la *Diaspora des Desrosiers* parue au cours de ces dernières années, mais il opère la jonction avec l'ensemble des romans et des pièces antérieurs. Pour tout dire, Nana, dans *La grande mêlée*, unit sa lignée à celle de Gabriel.



Une mêlée à mots couverts

Ce sont donc deux familles qui trouvent ici leur point de jonction. Le mariage opère le grand mélange — ou, dirait l'auteur, la *mêlée*, même si le mot désigne plutôt un combat. Ce n'est pas le cas ici, encore que la thématique du combat soit constamment présente en filigrane. Par exemple Victoire, sœur et amante de Josaphat-le-Violon, a « souvent envie de tuer » son mari Téléspore, mais a tout de même pitié de lui (p. 90). Le même Téléspore, très irascible, voudrait « prendre quelqu'un par le gras du cou, n'importe qui [et le] frapper jusqu'à ce que ça lui fasse mal » (p. 96). Maria, mère de Nana, a vite le goût de « frapper » le financier à qui elle veut emprunter de l'argent (p. 107) et « le jetterait par la fenêtre si elle était ouverte » (p. 109). Pendant la cérémonie du mariage, « Téléspore se jette sur Josaphat » (p. 257) et « leur » fils, Gabriel, intervient juste à temps. La violence refrénée de Téléspore aurait tué Victoire, sa femme, « sur le coup » (p. 257). Le secret des amours incestueuses de Josaphat et de Victoire, directement lié à la destinée de Gabriel et de Rhéauna, est l'origine de ces sourdes tensions.

Vingt ans plus tôt

Le roman permet donc de revivre ce que l'ensemble de l'œuvre nous a fait connaître de façon généralement plus voilée, et les personnages les plus colorés font leur réapparition, souvent surprenante. Avec vingt ans de moins, des figures pittoresques comme les tricoteuses, Édouard, même Albertine (*La grosse femme d'à côté est enceinte*), sans compter la Grosse Femme elle-même (Nana), paraissent beaucoup plus réalistes et proches de l'humanité ordinaire qu'elles ne l'étaient. Nana est une jolie jeune femme, intelligente et cordiale, alors qu'elle deviendra énorme et mal accordée à sa situation. Téléspore, mari doucereux de Victoire, apparaît vingt ans plus tôt comme énergique et, par ailleurs, féru de poésie! Josaphat, le violoneux de génie, est un grand sage dans *La grosse femme* et un homme pathétique dans *La grande mêlée*.

Bref, ce roman qui touche à tous les points de l'univers imaginaire de Tremblay le transforme passablement. L'écrivain a dû laisser tomber (c'était fait depuis longtemps) le réalisme magique des premiers romans, et adopter un réalisme assez conventionnel (au meilleur sens



MICHEL TREMBLAY

du mot), plus compatible avec l'autobiographie souterraine qui identifie le fruit des amours de Gabriel et de Rhéauna à l'auteur lui-même, malgré la proclamation répétée de fiction intégrale.



CATHERINE MAVRIKAKIS

Les derniers jours de Smokey Nelson

Montréal, HélioTropé, 2011, 312 p., 24,95 \$.

La mort pour tous

On meurt beaucoup dans le dernier roman de Catherine Mavrikakis. D'abord les innocentes victimes d'un tueur, le tueur lui-même, et d'autres personnages majeurs.



Il ne faut pas croire, cependant, que le roman se résume à cela. L'auteure, d'origine grecque, née à Chicago et montréalaise depuis l'enfance, signe ici une passionnante lecture de la société états-unienne, en particulier celle du Sud où se recrutent les principaux personnages.

Une image de l'Amérique

Voilà qui, dans notre littérature, constitue un phénomène rare. Mavrikakis représente l'Amérique, celle des Noirs et des Blancs, de façon familière et convaincante. Sans doute le fait-elle à partir de certaines situations convenues : le tueur détraqué, la répression policière et judiciaire propre à un État — la Géorgie — où sévit la peine de mort, les rapports difficiles entre Noirs et Blancs. Pour exacerber, en quelque sorte, le cliché et le soustraire à la facilité, l'auteure imagine de confier un monologue à nul autre que Dieu, défenseur de l'intégrisme le plus poussé. L'exécution du tueur assure son triomphe car la clémence et le pardon n'ont aucune pertinence pour lui. Cette dérogation au réalisme, qui peut rappeler *Dolce agonia* de Nancy Huston, nous fait accéder à une Amérique mythique où la droite se carre dans les prérogatives du pouvoir.

La formule narrative

Sur le plan formel, le roman est formé tantôt de monologues intérieurs, tantôt de récits à la troisième personne qui restent assez proches des précédents puisqu'ils peignent avant tout l'intériorité. Un



CATHERINE MAVRIKAKIS

premier monologue est consacré à Sidney Blanchard, un Noir qui a été fausement accusé des meurtres de la famille O'Connors. Suit un récit à la troisième personne qui est centré sur Pearl Watanabe, témoin médiat des crimes et amoureuse du meurtrier. On revient au *je* dans le discours de Dieu qui conforte Ray, père de la principale victime, dans son espoir de vengeance judiciaire. Ces trois formules narratives sont répétées à propos des mêmes personnages qui aboutissent à la mort — non pas Dieu, bien sûr, mais Ray que son créateur affectueux rappelle auprès de lui grâce à une crise cardiaque. Un dernier récit raconte les derniers jours de Smokey Nelson, le tueur, fort heureux de quitter cette vie qu'il mène en prison depuis 19 ans.

On peut reconnaître à l'auteure un sens de l'action narrative qui se retrouve rarement au Québec. Les rouages de l'histoire racontée sont dévoilés progressivement, avec habileté. En revanche, il y a peut-être quelque artifice à retarder ainsi le dévoilement des données, et on peut surtout penser que les meurtres accomplis par Smokey Nelson sont insuffisamment justifiés. Sans doute l'auteure les veut-elle gratuits, mais encore ? Ce jeune homme qui inspire une passion instantanée à la jolie Pearl, comment et pourquoi peut-il se révéler si sanguinaire ? Sans sombrer dans le psychologisme, il aurait été bon de donner quelques indices.

Il est vrai qu'un roman où Dieu joue un tel rôle peut sans doute se passer des appoints du vraisemblable...



EDEM AWUMEY

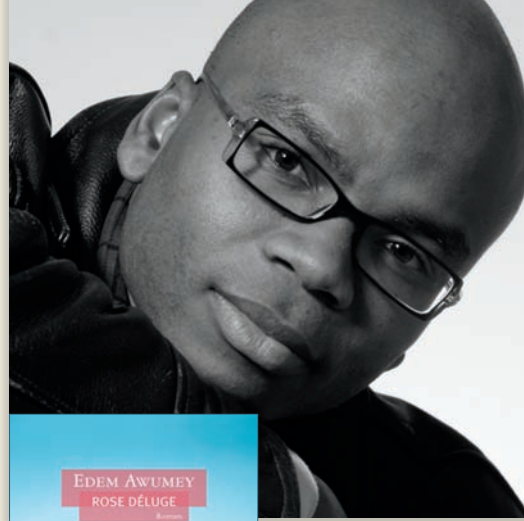
Rose déluge

Montréal, Boréal, 2011, 216 p., 22,95 \$.

Après Rose, le déluge

C'est un bien sympathique écrivain, cet Edem Awumey, à la fois togolais et québécois. Et son roman est étrange et familier.

Le personnage principal, Sambo, incarne évidemment l'Afrique alors que Louise Hébert, sa protagoniste, est bien d'ici. Elle aspire cependant à quitter son pays, et c'est ainsi qu'elle se trouve, comme Sambo, à attendre l'autocar qui les mènera aux États-Unis. Ils font connaissance dans la gare de Hull.



EDEM AWUMEY



Voyage au bout de la vie

Pourquoi Sambo, arrivé d'Afrique et muni, grâce à un ami, d'un passeport québécois se rend-il en Louisiane ? C'est à cause de sa tante, la vieille Rose, qui vient de mourir et qui souhaitait que sa dépouille soit enterrée au cimetière Saint-Louis de La

Nouvelle-Orléans. Car l'Amérique, pour elle, représente le salut. Toute sa vie, qui se déroule à Lomé (capitale du Togo), elle rêve du navire *Butterfly* qui viendra l'enlever à sa condition misérable et l'emporter vers une vie meilleure. Rose redoute en particulier la menace que les eaux font peser sur sa ville — pourtant, ce sont les côtes de la Louisiane qui seront dévastées par l'ouragan *Katrina*. Son rêve américain, elle le communique à Sambo, qui ne peut que s'y rallier.

Elle morte, il part donc avec un coffret contenant l'essentiel de la dépouille, c'est-à-dire ses ongles et ses cheveux. À Hull, une alerte au colis suspect dresse les policiers contre Sambo et Louise, qui réussissent cependant à se tirer d'affaire et à parachever leur voyage.

Tel est le fil de l'intrigue, qui peut sembler mince. Mais la narration est renforcée par l'évocation de figures secondaires bien dessinées, comme la mère de Louise ou quelques ami(e)s de Sambo et de Louise, et surtout par des évocations délirantes de la vie tant togolaise que québécoise ou états-unienne. La vieille Rose occupe une place de choix dans les souvenirs qui constituent l'essentiel du récit. Elle est plus une référence obsédante qu'une présence vraiment active.

Le style du déluge

On suit le cours des événements avec quelque difficulté, tant l'exubérance de l'écriture l'emporte sur tout. L'alternance des points de vue narratifs — tantôt Sambo, tantôt Louise —, qui brassent souvent la même matière romanesque, engendre de la confusion chez le lecteur, de même que le style opulent qui fait souvent appel à des énumérations fort expressives : « [L]a ville fout le camp, elle disparaît, les hommes vont avec, les marchés aussi, les cinémas [...], la ville crève, les hommes avec, les rats aussi, les tombes, les lagunes, tout va y passer, les écoles, les bouquins, la craie de couleur bleue [...], les phallus et les seins [...], les lampions, les dépotoirs, le manioc... (p. 124) » Le livre donne l'impression d'avoir été conçu par un rescapé de tsunami pour qui l'avenir, où qu'il soit, ne se peut imaginer que sous les traits de l'apocalypse.

On comprend dès lors l'expression de « Rose déluge » qui donne son titre au livre. La vieille femme est la conscience du pire, elle qui ne trouve le salut que sous la forme d'ongles et de cheveux, inhumée dans un cimetière que menacent d'infinis *Katrina*.